

Lundi 3 août 1914

Il pleut. L'orage a éclaté cette nuit. Comme si le ciel était soulagé. Puis toute la matinée, une averse drue. Nous avons accompagné mes frères à la gare. Plein de monde, et plus de chef de gare ! Ce sont les militaires qui commandent. Des trains bourrés de soldats passent sans s'arrêter. On dirait qu'ils sont fous, tout est sens dessus dessous, il n'y a plus d'horaire. Dans les trains, ils ont enlevé les banquettes pour faire de la place. Mais beaucoup de soldats sont entassés dans des wagons à chevaux. Personne n'achète plus de billets.

Je ne sais pas pourquoi il y a la guerre. Tout le monde est excité. On chante, on s'embrasse, on dirait une fête. Les wagons sont couverts de banderoles qui disent : « À Berlin ! » Pourquoi faut-il aller si loin pour gagner la guerre ?

Le train est finalement parti à 5 heures. Quand les soldats sont montés dans le train, nous leur avons donné des fleurs qu'ils piquaient dans leurs fusils. On s'est dit « au revoir » et que l'on se reverrait aux vendanges. Il paraît que la guerre sera courte.

Moi, ce soir, je pleure. J'ai peur que mes frères ne reviennent pas. J'ai peur pour Eugène qui est si fragile, si rêveur, qui met des attelles aux oisillons tombés du nid, qui n'est heureux que dans les champs à écouter le chant de l'alouette à la verticale au-dessus des chaumes*.



La mobilisation s'est déroulée dans la bonne humeur. Tout le monde était content d'aller « casser du Prussien » pour se venger de la défaite de 1870. Et surtout, tout le monde était sûr qu'en quinze jours l'armée française serait à Berlin et que la guerre serait finie.

* chaumes

Partie de la tige du blé qui reste sur pied après la moisson.